Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

94 | 2017

Varia

Gold in Early Southeast Asia.

Daniel Perret

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/archipel/460>

DOI: 10.4000/archipel.460

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 6 December 2017

Number of pages: 223-227

ISBN: 978-2-910513-78-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Daniel Perret, « Gold in Early Southeast Asia. », *Archipel* [Online], 94 | 2017, Online since 06 December 2017, connection on 25 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/460> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.460>

Association Archipel

COMPTES RENDUS

Ruth Barnes, Emma Natalya Stein, Benjamin Diebold (ed.), *Gold in Early Southeast Asia*. New Haven: Yale University Southeast Asia Studies, 2015, 289 p., b/w photog, list of illust., references, index, 15,5 x 23 cm (ISBN: 978-0-9850429-2-9).

Cet ouvrage comporte sept contributions basées sur des présentations faites au symposium *Gold in Southeast Asia*, qui s'est tenu en mai 2011 à la Yale University Art Gallery. Une manifestation organisée à l'occasion de la donation au musée, par Valerie et Hunter Thompson, de leur collection constituée durant les années 1970 et 1980 et tout à fait emblématique du champ de recherche concerné.

En effet, dans sa contribution qui clôt l'ouvrage, Ian C. Glover rappelle le manque d'informations sur les contexte et origine de la plupart sinon de tous les objets constituant cette collection, un problème récurrent pour ce type de mobilier archéologique dans la région. Si l'on ajoute à cela d'une part l'hypothèse d'Andreas Reinecke qui dans sa contribution estime qu'en Asie du Sud-Est 95 % du mobilier archéologique préhistorique (avant le II^e siècle EC) en or a disparu par pillage ou recyclage, d'autre part les réflexions d'A.T.N. Bennett sur les problèmes liés aux copies modernes, on a une idée du contexte dans lequel travaillent les spécialistes.

Dans l'introduction (p. 1-9), Ruth Barnes rappelle que c'est en 1985 que paraissait le premier catalogue consacré aux objets ethnographiques en or d'Asie du Sud-Est, à savoir ceux de la collection du musée Barbier-Müller de Genève (Susan Rodgers, *Power and Gold*). Cinq ans plus tard, John Miksic publie le catalogue complet de la collection Valerie et Hunter Thompson mentionnée plus haut, l'une des plus importantes collections privées d'ors javanais anciens (*Old Javanese Gold*, Singapore, Ideation). À l'image de celui publié par Rodgers, c'est le premier ouvrage du genre en ce qui concerne l'Asie du Sud-Est (J. Miksic en a publié un catalogue révisé en 2011 à l'occasion du transfert de la collection au musée de l'université

de Yale). Coïncidence étonnante, c'est aussi en 1990 qu'est découvert fortuitement l'assemblage exceptionnel de Wonoboyo, au nord de Yogyakarta à Java central, Exceptionnel non seulement par la quantité et la qualité des pièces, mais aussi parce qu'il s'agit d'une découverte fortuite dont le contexte et l'origine sont connus, par conséquent datée, à savoir entre la fin du IX^e siècle et le milieu du X^e siècle. Ces trois éléments ayant contribué au lancement d'études approfondies sur le mobilier ancien en or en Asie du Sud-Est, le champ d'étude accumule des résultats depuis une trentaine d'années. Ces résultats comportent notamment la publication récente de plusieurs collections relatives à l'Asie du Sud-Est insulaire, signalées par Ruth Barnes: Musée National d'Indonésie (2010), collection de la Fondation Ayala aux Philippines (2011), coll. indonésienne de la Fondation Mandala de Singapour (2011), collection javanaise du Gemeentemuseum de La Haye (2012).

L'ambition de l'ouvrage est de présenter le champ sous de multiples facettes : histoire de l'art, archéologie et trouvailles en contexte, méthodes d'authentification, sources écrites et données ethnographiques.

L'histoire de l'art est représentée par deux contributions, celle de Helen Ibbitson Jessup (p. 11-74) et celle de Pauline Lunsingh Scheurleer (p. 89-123). Helen Ibbitson Jessup explore le dialogue entre influences extérieures (Inde, Chine) et spécificités régionales sur les formes, décors et fonctions du mobilier ancien en or de l'archipel indonésien. Elle situe à partir du VIII^e siècle l'apparition des traits austronésiens dans l'iconographie javanaise, traits que l'on retrouve dans des représentations anthropomorphes en or contemporaines liées au bouddhisme. L'auteure souligne par ailleurs la permanence de l'usage des objets en or dans les rites de passage en Indonésie depuis l'époque préhistorique. Diverses catégories d'objets sont discutées, amenant parfois de curieuses comparaisons hors du monde asiatique : offrandes funéraires – feuilles d'or couvrant les orifices des cadavres et masques mortuaires – ; cache-sexe – *cupeng* ; bijoux – tel le *mamuli* sans toutefois que l'auteur ne fournisse d'exemple ancien ; objets cérémoniels sacrés ou profanes – récipients et louches ; régalias. Helen Ibbitson Jessup suggère de possibles influences morphologiques et techniques chinoises pour certains d'entre eux dès l'époque de Java central (p. 42). Cet essai a le mérite de présenter un panorama de la variété des objets anciens en or de l'archipel, abondamment illustré à partir de plusieurs collections indonésiennes (mais surtout du Musée National d'Indonésie) et étrangères.

Pauline Lunsingh Scheurleer livre une contribution sur l'iconographie des plaques génitales en or de Java oriental. Ces objets, non décrits dans les sources contemporaines, étaient portés aussi bien par des hommes que par des femmes aux XIV^e et XV^e siècles. Ils sont encore visibles aujourd'hui sur certaines marionnettes de princes et guerriers dans les théâtres d'ombres modernes à Java et à Bali, ainsi que sur des costumes de danseurs à Java. L'auteure examine un corpus de 21 objets conservés dans différents musées indonésiens et néerlandais et dans des collections privées. Tous sont de style Majapahit, datées de la seconde moitié du XIV^e siècle. Portés cachés sous les vêtements, ces objets étaient probablement destinés à des membres de la cour, qu'il s'agisse de personnages royaux, de nobles ou de religieux, ainsi qu'à des ermites. Les motifs centraux représentent surtout des femmes modèles et héroïques, telles Sri Tanjung, y compris avec des nouveaux nés. Pauline Lunsingh Scheurleer en déduit une double fonction, d'une part en tant qu'amulette protectrice des parties génitales

à l'occasion de moments dangereux, d'autre part en tant que symbole d'abstinence sexuelle dans diverses circonstances. Cette contribution originale met en lumière le profit qu'on peut tirer d'une analyse iconographique serrée d'objets en l'absence de toute autre source. Elle soulève aussi la question de l'apparition et de la disparition d'une pratique qui aura duré moins d'un siècle.

Le volet concernant l'archéologie et les trouvailles en contexte est représenté par deux contributions : celle d'Andreas Reineke (p. 125-166) et celle de Ian C. Glover (p. 237-251). Après des considérations générales sur l'exploitation du minerai à époque ancienne, en particulier l'importance de l'orpaillage, ainsi que sur les contacts à longue distance, Andreas Reineke décrit le mobilier des sites funéraires de Prohear et de Bit Meas dans le sud-est du Cambodge, deux sites pillés de façon intensive au milieu des années 2000. Les fouilles postérieures menées à Prohear par l'auteur ont néanmoins permis de réunir, dans des contextes bien identifiés, la collection d'ornements en or et en argent la plus diversifiée d'Asie du Sud-Est pour la période II^e siècle AEC – I^{er} siècle EC (corpus dépassant 100 objets), période considérée par l'auteur comme marquant l'apparition du mobilier en or dans la région. Les principales catégories sont décrites et la composition physico-chimique de plupart des objets a été déterminée. Il s'avère que plus de la moitié d'entre eux contiennent plus d'argent que d'or, impliquant l'usage de techniques de dorure. Par ailleurs, l'analyse des éléments traces a permis de diviser le corpus en deux types de métaux provenant de gisements alluviaux, l'un qualifié de régional, l'autre reflétant des échanges à longue distance. Des inventaires de quelque 500 tombes fouillées entre la Haute Birmanie et le sud du Vietnam datées entre le c. 150 AEC et 150 EC, l'auteur déduit que seul un petit nombre ont livré du mobilier en or et avance par ailleurs que c'est à partir de 100 AEC que les orfèvres locaux auraient cherché à imiter les objets importés en utilisant des techniques de production simples. Reineke décrit l'exemple encore trop rare en Asie du Sud-Est d'une fouille ayant livré un abondant mobilier en or sur lequel ont été menées des analyses complètes et systématiques qui feront référence. On manque par ailleurs, en Asie du Sud-Est insulaire, d'un panorama similaire des fouilles ayant livré du mobilier en or, non seulement pour les premiers moments de l'apparition de ce mobilier, mais aussi pour des périodes plus récentes. Il est clair que la combinaison de ces inventaires dans une base de données à l'échelle sud-est asiatique serait une avancée majeure pour ce champ de recherche.

Fort d'une expérience d'archéologue en Asie du Sud-Est dépassant 40 ans, Ian C. Glover livre une réflexion (p. 237-251) sur les relations entre archéologues et collectionneurs. Il met bien sûr l'accent sur la perte irrémédiable d'informations contextuelles en cas de pillage et de vente de mobilier trouvé fortuitement. Il rappelle également l'existence d'opérations de pillage menées entre deux campagnes archéologiques ou conduites systématiquement des zones côtières vers l'intérieur, anticipant les projets archéologiques. Glover n'offre pas de solution miracle à court terme, que ce soit à propos de la lutte contre les pillages ou de la conduite à tenir par les archéologues en face d'objets archéologiques sans contexte. A long terme, la prise de conscience par l'éducation aux deux extrémités des réseaux de circulation des objets pourrait contribuer à freiner le phénomène.

Autre problème majeur du champ d'étude, lié à l'absence de contexte d'une grande partie du mobilier à la disposition des chercheurs, celui des faux, abordé ici par A.T.N.

Bennett (p. 183-235), qui fait le point sur les méthodes permettant d'identifier les copies récentes d'objets en or. Ces méthodes se divisent en deux catégories : d'une part la détermination physico-chimique du matériau ; d'autre part, les examens visuels minutieux, microscopiques ou radiographiques portant sur les traces d'usage et de patine, ainsi que sur les méthodes de fabrication et de décoration. Elle met en avant les difficultés pour identifier l'origine géographique précise du matériau, d'autant plus s'il s'agit d'or alluvial et recyclé, qui fournit la matière de la majorité des objets en or à époque ancienne. C'est au niveau des contaminants et des traces de raffinage que la détermination physico-chimique est intéressante pour la détection de faux. En effet, une composition jugée authentique ne constitue pas une preuve suffisante pour affirmer l'authenticité d'un objet, puisque les mêmes techniques d'orpaillage sont en usage depuis des siècles dans certaines zone d'Asie du Sud-Est. A.T.N. Bennett souligne que le nombre croissant de copies modernes de qualité rend d'autant plus ardue le travail d'authentification.

Deux contributions traitent de sources écrites ou orales locales et de données ethnographiques pour l'histoire de l'or en Asie du Sud-Est : celle de Jan Wisseman Christie (p. 75-88) et celle de Michael Armand P. Canilao (p. 167-181). Jan Wisseman Christie aborde l'or dans le contexte épigraphique de Java central (déb. VIII^e-mi-XI^e siècles), rappelant que le terme local *emas* pour désigner l'or apparaît dans les plus anciennes inscriptions en vieux javanais (début du IX^e siècle), en vieux balinaï (fin du IX^e siècle), ainsi que dans les inscriptions en vieux malais de la fin du VII^e siècle à Sumatra Sud. A Java, ces mentions concernent essentiellement deux aspects, d'une part des transactions, qu'il s'agisse de taxes ou de dettes, d'autre part des mesures de poids, le poids d'or faisant office de valeur de référence pour mesurer la richesse matérielle sous diverses formes. Datant de la fin du VIII^e siècle, les plus anciennes monnaies d'or de l'île portent un caractère en écriture *nagārī* et apparaissent dans les inscriptions de l'île un demi-siècle plus tard. Le système monétaire est également organisé à partir de plusieurs unités de poids d'or. Les bagues en or constituent un autre type de trouvailles communes sur les sites archéologiques de Java central. Décrites dans les inscriptions dès la première moitié du IX^e siècle sous le nom de *pasāda* ou *prasāda*, nombreuses sont celles gravées soit de symboles auspiceux, soit de mots sanskrit ou pāli. À Java, certains objets en or à caractère religieux sont également inscrits : images de divinités, plaques, feuilles. L'auteur s'interroge également sur l'origine du métal, rappelant les sources possibles à Sumatra, aux Philippines et à Bornéo.

Ce dernier volet fait la transition avec l'étude de Michael Armand P. Canilao, qui s'intéresse aux anciennes pratiques d'exploitation minière des Ibaloi aux Philippines, dans le nord-ouest de Luçon, précisément dans la région de Benguet, ceci à partir de sources espagnoles datées entre le XVI^e et le XIX^e siècles, et de sources américaines du XX^e siècle. L'outillage rudimentaire constitué de pics en bois à pointe de fer ou de pierre taillée, associé à la combinaison feu-eau froide (technique également documentée en Inde du Sud) évolue peu entre le XVII^e et la fin du XIX^e siècle. Si l'exploitation de filons est réalisée en saison sèche, l'orpaillage est une activité conduite pendant la saison humide. D'après des résultats de prospections archéologiques et des traditions généalogiques, ces activités minières, qui échapperont toujours au contrôle espagnol, remonteraient au XIV^e siècle au moins, les produits étant diffusés par des

réseaux marchands actifs en Asie du Sud-Est et jusqu'en Chine. Michael Armand P. Anilao met ici en lumière l'une des rares régions d'Asie du Sud-Est pour lesquelles la documentation disponible permet de suivre assez bien une activité d'exploitation de gisements aurifères sur plusieurs siècles.

Toutes les références utilisées sont regroupées en fin de volume, ce qui en facilite la consultation.

En somme, un ouvrage abondamment illustré offrant des études exemplaires mettant en lumière le potentiel de plusieurs aspects d'un champ de recherche encore jeune. Des travaux qui soulèvent de nouvelles questions et invitent à la constitution d'outils de comparaison à l'échelle de l'Asie du Sud-Est.

DANIEL PERRET

Romain Bertrand, *Le long remords de la Conquête. Manille-Mexico-Madrid. L'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Seuil, 2015, 566 p., notes, gloss., bibliogr., ill., ISBN 978-2-02-117466-3 (br.)

Romain Bertrand reprend dans son dernier ouvrage l'approche et les thèmes majeurs de ses précédents travaux, *Indonésie : la démocratie invisible. Violence, magie et politique à Java* (Karthala, 2002) et *L'histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)* (Seuil, 2011). Dans ces derniers, il abordait la magie noire en Insulinde ainsi que les situations de contacts, en mariant harmonieusement les sources historiques, archéologiques et linguistiques. L'auteur, qui avait jusqu'à présent travaillé en terrain javanais, s'aventure cette fois aux Philippines, plus exactement à Manille et à Cebu, aux premiers temps de la conquête.

L'histoire ? Un prétexte. Le procès intenté par le gouverneur Francisco de Sande à deux « Indiennes » et un *muchacho* de 11 ans, accompagné de son tuteur, en 1577. Le caractère incongru et tout à fait exceptionnel d'un procès qui n'aurait jamais dû avoir lieu amène l'auteur à résoudre le paradoxe de cette anomalie juridique. Pourquoi le gouverneur Sande, accoutumé aux faits de justice, déroge-t-il à la procédure en incriminant un enfant ? Ce dernier, n'ayant pas atteint la majorité juridique, aurait dû échapper de fait à toute poursuite de type inquisitoriale. Romain Bertrand se saisit de « l'affaire » et en ouvre les tiroirs. Le résultat, remarquable, court sur 300 pages divisées en quatre chapitres, lesquels explorent différents « mondes » sociaux de la colonie espagnole : celui des hommes d'armes de la conquête (chapitre 1), des lettrés et du gouverneur (chapitre 2), des religieux (chapitre 3), et enfin, celui des « ensorceleuses » de Cebu (chapitre 4).

Ces « mondes » se retrouvent enchevêtrés au cœur des visions du jeune Diego de Ávila, lesquelles forment le véritable nœud de l'affaire. Les faits,